

» Oïson, qui bégaye très-lourdement dans la
 » piece, ne chantoit coulamment & sans bégayer,
 » à la fin, qu'elle nous peint la vie du bon peuple qui l'entend. On l'opprime ; il peste, il crie, il s'agite en cent façons : tout finit par des chansons. Il est vrai que l'auteur croit avoir justifié ce langage féditieux, en disant, qu'il n'y a que les petits hommes qui redoutent les petits écrits & les sottises imprimées. Mais ne seroit-il pas plus sensé de dire, qu'il n'y a que les petits hommes qui ne sachent pas atteindre & punir les auteurs, non pas des petites sottises imprimées contre eux, mais des sottises graves, & des énormes blasphemes imprimés, ou débités sur le théâtre, contre la Religion, les mœurs & le prince qui gouverne ? Et certes ils ont la vue bien courte, les prétendus hommes d'état, qui ne voient point le bouleversement d'un empire à côté de l'époque où il sera permis à l'homme pervers de professer ouvertement l'impiété, & de provoquer à la sédition un peuple assemblé, en lui disant, qu'on abuse de sa bonté pour l'opprimer, & qu'il ne fait se venger que par des chansons (a).

L'auteur

Au mois de Janvier 1789 on jouoit à Liege la farce mauffade & impie de *Tarare*. Le 28 du même mois j'écrivis à l'évêque-prince ces paroles. Cet opera de *Tarare* qu'on vient de jouer pour la seconde fois, est uniquement rédigé dans la